

Quatre ou cinq des guerriers delawares que le Serpent-Rouge avait envoyés en reconnaissance parurent tout à coup sur la lisière du bois.

Un nouveau prisonnier était au milieu d'eux.

En apercevant ce prisonnier, Jean d'Arramonde eut un mouvement de surprise :

— Paterne !... s'écria-t-il, lui aussi !... Pauvre garçon !

C'était, en effet, l'infortuné Paterne qui apparaissait escorté de guerriers delawares. Mais dans quel état, grand Dieu !

Livide, les yeux sortant de l'orbite, les vêtements en désordre et couverts de boue, l'ancien aide-droguiste semblaient pourvoir à peine se tenir sur ses jambes. Ses genoux s'entre-choquaient, ses bras pendaient inertes le long de son corps. Tantôt il poussait des gémissements plaintifs, tantôt il criait d'un air égaré, comme pour fléchir la férocité des sauvages gardiens qui le conduisaient.

Tout son attirail d'herboriste, ses cartons, ses boîtes de fer-blanc, dansaient autour de lui et suivaient les agitations convulsives de sa corpulente personne.

Il tenait à la main une longue plante décolorée et flétrie dont il respirait de temps en temps le parfum avec un geste machinal.

On se souvient qu'en punition de sa gourmandise Paterne avait été envoyé par son maître aux avant-postes du camp.

Au moment de l'attaque imprévue des Delawares, il s'était jeté plus mort que vif dans un buisson épais et y était resté blotti toute la nuit.

Le lendemain matin, n'entendant plus aucun bruit il se hasarda à sortir de sa cachette. Il dirigea de tous côtés ses regards circonspects, tendit l'oreille et marcha lentement dans le bois en se dissimulant derrière les gros troncs d'arbres qu'il rencontrait.

Il arriva ainsi au bord du lac à l'endroit où, la veille, ses compagnons avaient établi leur campement.

Cet endroit était désert. Les herbes foulées et un épais tas de cendres étaient les seuls indices du court séjour de la petite troupe.

Il reprit alors le chemin du bois.

On devine les angoisses du pauvre Paterne abandonné seul dans cette vaste forêt, croyant à chaque instant voir se dresser devant lui un de ces horribles Peaux-Rouges dont ses yeux avaient gardé l'image terrifiante, dont ses oreilles entendaient toujours les hurlements sinistres, s'imaginant enfin que chaque pas qu'il faisait allait réveiller quelque bête féroce ou quelque serpent endormi.

Il marchait au hasard, le cœur oppressé, la poitrine haletante, souffrant de la faim, dévoré par la soif, arrachant par-ci par-là aux buissons un fruit sauvage qu'il dévorait avec avidité.

Enfin il arriva à une sorte de petite plaine terminée par un amas de rochers grisâtres.

Épuisé de fatigue et d'émotion, il tomba assis sur l'herbe épaisse et leva tristement les yeux vers le ciel afin de reconnaître la hauteur du soleil dont la lumière dorée, perçant le feuillage des arbres élevés, venait inonder les rochers placés en face de lui.

Tout à coup il se leva d'un bond.

Son honnête visage exprimait une stupéfaction profonde. Il fit deux pas dans la clairière, l'œil fixe, les mains tendues, comme pour saisir quelque objet invisible.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il, est-ce bien possible ?

Et, oubliant soudain sa fatigue, ses terreurs, il s'élança vers les rochers et se mit à gravir leurs pentes glissantes avec une étonnante agilité.

A le voir grimper ainsi, on aurait pu croire que les émotions de la nuit lui avaient fait perdre l'esprit.

Qu'espérait-il donc trouver au sommet de ces énormes pierres amoncelées ?

Le rocher le plus élevé était couvert d'un épais tapis de mousse.

Une haute plante à la tige flexible, aux feuilles longues et pâles, sortait solitaire de cette couche de verdure et découpait ses formes grêles sur l'azur du ciel. Un bouquet de clochettes rouges la terminait.

Arrivé en haut du dernier rocher, Paterne arracha cette plante avec le geste brusque et violent de l'avare qui reprend son trésor, puis il se laissa glisser le long des rochers, au risque de se rompre vingt fois le cou, et vint rouler lourdement sur l'herbe de la clairière.

Il se releva rouge, essoufflé, saisit un long tube de fer blanc suspendu à son côté et en tira une feuille roulée qu'il contempla quelques secondes avec attention.

Ses regards agrandis par la joie et la surprise se portaient alternativement sur la plante et sur le dessin qu'il venait de déplier.

Enfin, frappant dans ses grosses mains et sautant comme un fou :

— J'ai la « Campanula rubra » s'écria-t-il... je l'ai trouvée ! je la tiens !.

Il se jeta à genoux pour remercier la Providence de cette découverte inespérée.

Des larmes de joie coulèrent le long de ses bonnes joues rouges. Il entendit, dans une sorte d'hallucination, le tintement des écus promis par maître Verdureau, il vit la boutique, objet de son ambition, ouvrant sa large vitrine sur la rue des Lombards, le pilon d'or resplendissant comme un soleil au-dessus de sa tête, la foule se précipitant pour contempler sa grande découverte, et lui, souriant, heureux, assis derrière son comptoir, recevant les compliments d'un air modeste et digne, racontant que pour conquérir ce trésor il avait failli mourir de faim dans les bois, être dévoré par les bêtes féroces, assassiné par les Peaux-Rouges...

Arrivé à cet endroit de son rêve, Paterne poussa un terrible cri d'angoisse.

Ces Peaux-Rouges que son imagination surexcitée venait d'évoquer, il les voyait là devant lui, hideux, effrayants, brandissant leurs lourdes haches.

Ce n'était plus une fiction, mais une terrible réalité. Cachés dans les buissons voisins, les guerriers du Serpent-Rouge l'avaient aperçu, ils le guettaient depuis quelques instants... maintenant il en était entouré.

L'un d'eux venait même de laisser tomber sa large main sur l'épaule du pauvre garçon.

— Grâce !... pitié !... s'écria Paterne toujours à genoux en joignant ses mains tremblantes.

Mais les Peaux-Rouges ne bougeaient pas ; ils semblaient l'examiner avec curiosité.

Les regards qu'ils fixaient sur lui avaient une expression plus étonnée que cruelle. Au bout d'un silence qui parut un siècle à l'infortuné valet de Jean d'Arramonde, ils semblaient se consulter entre eux.

Ils se montraient les boîtes, les albums de botanique, le grand bissac de toile suspendus autour de la ceinture de maître Paterne ; ils regardaient curieusement la plante qu'il avait été cueillir et le dessin gisant à terre à côté du rouleau de fer-blanc.